

Vivre dans l'île
Une approche de l'îléité océanienne
Joël Bonnemaïson

Citer ce document / Cite this document :

Bonnemaïson Joël. Vivre dans l'île. In: Espace géographique, tome 19-20, n°2, 1990. pp. 119-125;

doi : <https://doi.org/10.3406/spgeo.1990.2961>

https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1990_num_19_2_2961

Fichier pdf généré le 03/01/2019

Résumé

L'insularité, c'est l'isolement. L'îléité, c'est la rupture; un lien rompu avec le reste du monde et donc un espace hors de l'espace, un lieu hors du temps, un lieu nu, un lieu absolu. Il y a des degrés dans «l'îléité», mais une île est d'autant plus île que la rupture est forte ou ressentie comme telle. C'est ce qui fait rêver. Mais ceux qui vivent dans l'île sont rarement ceux qui en rêvent. Ceux-là vivent l'île comme un isolement, parfois comme un malheur. Pour dépasser la contrainte de l'insularité, les îliens ont développé une organisation de l'espace de type réseau. L'île est habitable dans la mesure où elle n'est ni un centre, ni une périphérie, mais l'élément d'un parcours qui la «réunit» au monde. Pour échapper à la finitude de leurs lieux, les îliens ont aussi diversifié à plaisir leur espace et enchanté leur territoire.

Abstract

Living in the island. An approach to the concept of islandness in Oceania. — Insularity means isolation. Islandness means being torn apart, disconnected from the remaining part of the universe in a way which creates a place set adrift, free floating in space and in time. It is a place which is both naked and absolute. There are degrees of islandness. But the more of an island is actually experienced, the more severe the disconnection. This is what generates dreams. But those who live in the island are rarely those who dream of it. The islanders themselves experience islandness rather as an isolation, sometimes as a misfortune. In order to overcome insularity, they have developed a network like mode of structuring space. One can live in the island insofar as one does not see it as a center or a periphery, but as a step in the chain which links it to the universe. In order to escape the boundedness of their surroundings, islanders have diversified their space ad libitum and invested magical powers in their territory.

Vivre dans l'île

une approche de l'îléité océanienne

Joël Bonnemaïson

ORSTOM, Paris

RÉSUMÉ.— L'insularité, c'est l'isolement. L'îléité, c'est la rupture; un lien rompu avec le reste du monde et donc un espace hors de l'espace, un lieu hors du temps, un lieu nu, un lieu absolu. Il y a des degrés dans «l'îléité», mais une île est d'autant plus île que la rupture est forte ou ressentie comme telle. C'est ce qui fait rêver. Mais ceux qui vivent dans l'île sont rarement ceux qui en rêvent. Ceux-là vivent l'île comme un isolement, parfois comme un malheur. Pour dépasser la contrainte de l'insularité, les îliens ont développé une organisation de l'espace de type réseau. L'île est habitable dans la mesure où elle n'est ni un centre, ni une périphérie, mais l'élément d'un parcours qui la «réunit» au monde. Pour échapper à la finitude de leurs lieux, les îliens ont aussi diversifié à plaisir leur espace et enchanté leur territoire.

ESPACE VÉCU, ÎLE, OCÉANIE, ORGANISATION DE L'ESPACE,
TERRITOIRE

ABSTRACT.— **Living in the island. An approach to the concept of islandness in Oceania.**— Insularity means isolation. Islandness means being torn apart, disconnected from the remaining part of the universe in a way which creates a place set adrift, free floating in space and in time. It is a place which is both naked and absolute. There are degrees of islandness. But the more of an island is actually experienced, the more severe the disconnection. This is what generates dreams. But those who live in the island are rarely those who dream of it. The islanders themselves experience islandness rather as an isolation, sometimes as a misfortune. In order to overcome insularity, they have developed a network like mode of structuring space. One can live in the island insofar as one does not see it as a center or a periphery, but as a step in the chain which links it to the universe. In order to escape the boundedness of their surroundings, islanders have diversified their space ad libitum and invested magical powers in their territory.

ISLE, LIVING SPACE, OCEANIA, SPATIAL ORGANIZATION, TERRITORY

«Purcell colla l'œil à son tour à la longue-vue et fit varier la longueur pour l'adapter à sa vision. Il avait imaginé l'île à l'image de Tahiti: une terre montagneuse, mais séparée de l'océan par un récif protecteur, un lagon paisible, une plaine littorale. La réalité est tout autre. L'île se dressait comme une falaise noire, crénelée, dominant la mer de plus de mille pieds, et battue à sa base par les énormes volutes blanches du ressac».

Robert MERLE, *L'île*. Paris, 1962.

«L'île est d'abord conscience de l'île. C'est un lieu qui échappe à l'élément aquatique, une singularité menacée».

François MAUREAU. Préface. *L'île, territoire mythique*. Paris: Aux Amateurs des livres, 1989.

Michel Tournier est insularophobe; dans un entretien donné à la revue *Silex* en 1979, il affirmait: «Pour moi,

l'île est une prison, c'est Cayenne, l'île du Diable ou l'île de Ré... l'île fonctionne comme clôture, pas comme lieu privilégié.»

J'ai vécu très longtemps dans les îles du Pacifique Sud, que les littératures spécialisées dans l'exotisme présentent comme des îles de bonheur, d'innocence et de beauté et j'avoue être partagé. Mon expérience des îles d'Océanie se limite à la frange mélanésienne qui a toujours beaucoup moins attiré et fait rêver les Européens que la partie polynésienne proprement dite. Sans doute parce que les femmes de Tahiti ont bien accueilli les navigateurs européens lors des premiers contacts, tandis qu'en Mélanésie, ceux-ci ne purent jamais les approcher, ni même les entrevoir et en demeurèrent frustrés. On peut comprendre ce qu'éprouvaient les marins après plusieurs mois de navigation. La naissance des mythes tient parfois à peu de choses, le nez de Cléopâtre en est un autre exemple...

J'ai toujours senti que chaque île était un lieu unique, singulier, qui se prêtait mal aux généralisations. On y passe d'un sentiment extrême à un autre, très vite. Certains paysages vus de haut, certains matins sont insoutenables tant ils sont beaux, certains soirs, certaines nuits peuvent porter une angoisse profonde, des journées n'être que le lent déroulement d'un temps long et mortel comme l'ennui. C'est un peu ce que Jacques Brel a voulu exprimer dans sa très belle chanson sur les Marquises...

Espace clos, sans échappatoire, l'île renvoie au plus profond de soi, à sa vérité comme à la vérité élémentaire des choses. L'île se meut dans une autre dimension de l'espace-temps: c'est un *lieu nu*, qui se tient seul et dont les liens naturels avec le reste du monde ont été coupés. Les îles font penser aux *monades* de Leibnitz, à des atomes d'espace éclatés et hors du temps, qui n'existent que liés par l'harmonie qui les réunissait «au commencement du monde».

L'îlité comme rupture

Abraham Moles (1982), un psychologue de l'espace, est, lui, insularophile. Il a créé les termes de nissonologie («science des îles») et d'îlité. Selon lui, certaines îles sont plus îles que d'autres: «il y a une échelle de l'îlité qui définit un ordre de l'insularité. La grandeur de l'île y joue

naturellement un rôle mais pas exclusivement». L'analyse de Moles, plus psychologique que géographique, mérite d'être poursuivie, en posant comme première question l'approche comparée de l'insularité et de l'îlité.

L'insularité caractérise une forme géographique résultant d'une discontinuité physique majeure qui entraîne l'isolement par rapport aux grandes terres ou aux continents. Elle peut se mesurer selon des indicateurs de taille, de distance, de compacité (François Doumenge, 1986), des attributs physiques, des critères socio-économiques résultant de l'enclavement, etc. L'insularité renvoie à un objet géographique.

L'îlité participe, en revanche, à l'univers de la représentation et de la métaphore, elle ne concerne pas tellement le fait mais la vision. L'île «*terre isolée de tous côtés par les eaux*» (P. George, 1968) dépasse en effet la mesure de sa singularité physique. Il y a une symbolique de l'île qui renvoie à un archétype idéal, variable selon les civilisations, peut-être même selon les individus. Appelons «îlité» cet archétype, chaque île s'en rapproche plus ou moins.

Il n'y a pas, sans doute, d'archétype universel de l'île. Ceux qui y vivent n'ont pas les mêmes critères que ceux qui en rêvent ou qui vendent son image. L'îlité n'a pas non plus le même sens selon qu'elle est méditerranéenne, caraïbe, atlantique ou océanique. Moles a décrit une îlité méditerranéenne, mais qu'en est-il dans une «situation d'insularité absolue» (J.-L. Tissier, 1982), dans ces îles, mesure de toutes les autres, que sont les îles du Pacifique Sud?

Tournier, à travers son insularophobie, au détour d'un entretien et dans un éclair, a bien compris ce qui fait l'essence de l'île: «L'île, c'est l'absolu par définition: la rupture du lien. L'île n'est... liée que par l'harmonie préétablie» (1979).

Car si l'insularité se caractérise par l'isolement, l'îlité renvoie à la rupture. Toute île résulte à l'origine d'un cataclysme, d'une éruption, d'une cassure avec les grands espaces des continents. L'île, fille de la rupture du lien est toujours un peu orpheline. Elle se marque par une ligne brisée, c'est-à-dire par une ligne de côte. Le rivage fait l'île, il lui donne son visage et plus loin sa «substance». Et sans doute, n'y a-t-il d'îles qui soient plus absolues que les atolls coralliens des mers chaudes, lorsque le lieu de l'île se confond avec la ligne du rivage et n'est que cela.

Les rivages très bas des atolls, simples virgules de sable perdues au ras des flots transparents, lorsque n'émerge pour seul relief que la cime de leurs cocotiers fragiles, représentent sans doute la forme la plus pure de l'îlénité. Mais force est bien de considérer que les gens du Pacifique Sud n'ont peuplé ces atolls qu'en dernier et, semble-t-il, avec réticence, car pour un Océanien, une bonne île n'est pas nécessairement une «vraie île».

Le bon modèle de l'île océanienne, c'est une «île haute», formée d'un rivage et d'une montagne. Le rivage des atolls, même soulevés, comme celui d'Ouvéa, est une forme inachevée: l'espace manque, les bons sols aussi, l'atmosphère est confinée, quasi douloureuse. Ces atolls sont souvent des lieux de tragédie. Pour des raisons inverses, une île comme celle de Robert Merle, qui ne serait que montagne tombant abruptement dans la mer, sans rivage, ni mouillage, est tout autant hostile. Car même si «la montagne est belle», l'absence de rivage la condamne au syndrome de la clôture. L'île privée d'un bon rivage est aveugle, elle n'a plus de regard sur le monde.

Les îles-montagnes, aux côtes fermées, abruptes et sans «havre», sont pour cette raison perçues en Océanie comme des prisons qui portent leurs habitants au désespoir: elles sont tout autant difficilement habitables que les îles-rivages. À chacune il manque l'un des termes de la bipolarité insulaire: une «bonne île» est une montagne entourée d'un rivage qui peut servir de port. Grâce à ce «bon rivage», la rupture avec le reste du monde est moins abrupte. Grâce à la montagne, elle dispose d'une profondeur intérieure qui lui permet une certaine diversité.

La dialectique rivage - montagne

Dans les îles «hautes» du Pacifique comme peut-être dans toutes les grandes îles montagneuses, il existe deux types de peuplement, voire deux cultures: les cultures du rivage d'une part, les cultures de l'intérieur montagneux de l'autre. Cette séparation est particulièrement accusée en Papouasie Nouvelle-Guinée et d'une façon générale dans l'ensemble de la Mélanésie, où s'individualise une civilisation des hautes terres par opposition à une civilisation du rivage. Cette «différence», poussée jusqu'à ses extrémités par des sociétés volontiers logiciennes, semble s'être déve-

loppée *in situ*, au fur et à mesure que les peuples d'Océanie se sont enracinés dans leurs territoires.

À leur arrivée sur les îles hautes, les gens des pirogues s'établirent en général sur les piémonts ou les mi-pentes des reliefs, un peu comme s'ils hésitaient entre la mer et la terre, entre le rivage et la montagne. Ils partagèrent l'espace en «parts de tarte», chaque territoire associant une base de littoral à un secteur de montagne, ces deux milieux étant mis en valeur de façon différente et complémentaire. Une évolution s'est ensuite produite, partout du moins où le relief s'y prêtait et qu'aucune autorité centrale n'existait pour en contrecarrer le mouvement. Des groupes de mer et des groupes de terre s'identifièrent et se séparèrent, chacun d'entre eux poussant jusqu'à son extrémité logique les potentialités d'exploitation du milieu écologique qu'il s'appropriait.

Les populations se divisèrent en *men sol wora* (hommes de l'eau salée) comme on dit dans le pidgin de Vanuatu ou des Salomon, et en *menbush* (hommes de la forêt). Les *sol wora* forment le peuple du rivage et des collines littorales: ils sont constructeurs de pirogues et cultivateurs d'ignames, pêcheurs et planteurs de cocotiers; leurs territoires sont rarement situés au-dessus de 500 m d'altitude. Les *menbush* représentent le peuple «terrien» des montagnes de l'intérieur des îles; ils sont cultivateurs de taros ou de patates douces et grands chasseurs-cueilleurs.

Se spécialisant dans des produits différents, «gens de mer» et «gens de terre» purent ainsi d'autant mieux échanger et donner un fondement aux grands rites de l'alliance politique qui sont au cœur de la société mélanésienne, chacun ayant envie de surpasser ou d'égaliser son allié en générosité: taros de la forêt contre ignames, poissons et crustacés contre produits de la cueillette en forêt, produits de la terre contre produits de la mer.

Les offrandes symboliques sont encore plus essentielles. À Tanna, les gens du rivage mangent et partagent la tortue avec leurs alliés au cours d'un très vieux rite lié au culte du crâne qui semble renvoyer aux aurores de la civilisation océanienne. Les gens de la terre, longtemps culturellement dominés, trouvèrent un produit digne d'échange lorsque le cochon leur arriva de l'est et, semble-t-il, par le détour de la Polynésie. Les *menbush* purent alors échanger le cochon contre la

tortue et brandir les pouvoirs magiques de la terre face à ceux de la mer (Bonnemaison, 1988). La séparation entre les deux mondes n'est donc pas seulement géographique, elle était aussi et peut-être plus encore, culturelle et rituelle.

Une île bien compliquée

La volonté de différence exprimée par la variété des systèmes culturels océaniques crée des mondes rivaux, alternativement alliés ou ennemis, un peu comme s'il avait fallu aux gens des îles qu'ils recréent une altérité nécessaire pour dépasser le mimétisme absolu qui, dans le contexte des petits espaces et dans une situation de proxémie, risquerait autrement de conduire à une mortelle rivalité (Bonnemaison, 1986).

Cette volonté de différence est toujours actuelle. Les groupes du rivage acculturés de tout temps par d'incessants contacts culturels adoptèrent très vite le message chrétien et s'en firent d'ardents prosélytes. Les groupes de l'intérieur insulaire se replièrent à l'inverse sur des attitudes de conservation et restèrent attachés à leurs systèmes traditionnels d'explication du monde. Certains les conservent encore aujourd'hui, comme à Tanna, Espiritu Santo au Vanuatu, Malaïta aux îles Salomon, ou encore dans les hautes terres de Nouvelle-Guinée.

Toute une part de l'histoire des îles du Pacifique peut se comprendre comme une relation intense, dominée par la guerre et l'alliance entre les gens de mer et les gens de terre, chacun des partenaires ayant bien compris son rôle et le jouant à la perfection. C'est le cas des *menbush* de l'intérieur de Tanna, parfaits dans leur rôle de païens conquérants et fiers de l'être, les *men sol wora* leur donnant une ferme réplique dans leurs rôles de chrétiens zélés et dominateurs. Pour compliquer encore le jeu, un troisième groupe se démarqua au sein du camp chrétien, pour créer une religion syncrétique, issue de leur propre tradition et de l'apport du millénarisme chrétien: la religion de John Frum (Bonnemaison, 1986, 1987, 1988).

Une «bonne île» est donc une île bien compliquée où l'on ne s'ennuie guère. L'idéal est atteint lorsque la diversité induite par l'espace permet aux différents groupes de se spécialiser écologiquement pour mieux se différencier cul-

turellement. Pour cela il est bon de disposer d'un rivage et d'une montagne, avec une population pour l'un et une population pour l'autre; mieux encore une «côte au vent» et une «côte sous le vent» avec au milieu un beau plateau, parfois un volcan, soit trois groupes de partenaires différents, comme c'est le cas de Tanna. Voilà en termes très simples le «meilleur des mondes» des îles de Mélanésie.

Ce détour nous permet une première approche de l'îléité océanique. Dans une «vraie île», le centre de gravité est en effet proche du rivage, la mer l'emporte sur la terre, la civilisation de la périphérie l'emporte sur celle du centre, soit que les groupes de l'intérieur soient moins forts ou moins créatifs que ceux du littoral, soit que pour des raisons d'histoire, de taille ou de relief, les groupes de la montagne n'existent pas ou seulement en masse trop faible. Dans ces cas l'île bascule vers son littoral: elle est rivage, périphérie tournée vers l'extérieur; le «grand large» la fascine. Une île sera à l'inverse moins «îlienne» et plus «continentale» si sa population vit loin des côtes ou lui tourne le dos.

D'une façon générale les îles polynésiennes et micronésiennes sont des îles rivages tournées vers la mer, les îles de Mélanésie sont en revanche des îles continents. Mais le modèle admet bien des exceptions car l'idéal géographique des peuples du Pacifique est dialectique et recherche l'union des contraires: une «bonne île» est une île à deux faces, lorsque rivage et montagne, mer et terre, s'équilibrent, s'opposent et se complètent.

L'îléité océanique accentue des différences, qui s'expriment par une occupation diversifiée de l'espace et par la mise en valeur volontaire des contradictions, même mineures, du milieu géographique. L'univers géographique simplifié des îles est ainsi compliqué à plaisir, jusqu'à ressembler à un continent en plus petit.

L'espace libertaire

On imagine souvent les vraies îles comme des bouts du monde, des lieux clos et isolés. La médaille d'or de l'îléité reviendrait dans ce cas à Sainte-Hélène ou à Tristan da Cunha, au milieu de l'Atlantique Sud, ou encore à Pitcairn et l'île de Pâques dans le Pacifique Sud.

Cette conception est «vue des continents», car les habitants des îles du Pacifique Sud voient le monde autrement. À leurs yeux, l'univers est une myriade d'îles en relation les unes avec les autres. Ce monde éclaté dont l'îléité est la norme n'a pas de centre; il est fait de réseaux qui jettent dans l'espace un vaste filet de relations qui se nouent dans certains lieux et se relâchent dans d'autres, mais qui n'en oublient aucun.

Cet espace «en filet», ou *réticulaire*, n'a pas de centre, il crée un tissu souple, dont la structure est le maillage. Pour les îliens, la mer n'est pas une clôture, mais une route qui crée des *effets d'archipels*. Aucune île n'est alors vraiment isolée, chacune est l'interface d'une autre.

L'Océanie traditionnelle exprime comme à la perfection l'idée d'un espace en réseau; des messages, des objets circulaient autrefois de proche en proche, et pouvaient aller très loin. La relation par mer apparaissait beaucoup plus sûre que la relation par terre et, paradoxalement, favorisait la communication entre les groupes. L'une de mes premières surprises en Mélanésie fut de m'apercevoir que les groupes du rivage est de l'île d'Aoba (Vanuatu) communiquaient en permanence avec ceux du rivage ouest de l'île voisine de Pentecôte, alors qu'ils n'avaient aucune relation avec les groupes de la côte ouest de leur propre île, dont ne les séparait pourtant qu'un *no man's land* terrestre.

Ils désignaient leurs «compatriotes» de la même île par des termes péjoratifs et ne leur connaissaient pas de nom: c'étaient simplement «ceux d'en bas», c'est-à-dire ceux que l'on aperçoit du haut de la montagne lorsqu'on se hasarde à traverser l'île. Les «parents» en revanche, avec qui on échangeait présents et épouses, étaient les voisins de la mer, ceux de l'île proche. La mer dans ce cas ne séparait pas mais reliait, c'était la terre qui faisait obstacle.

Dans la langue de Tanna, la pirogue est la métaphore du groupe. Les gens des îles du Pacifique se représentent leur espace comme des routes de pirogue, leurs rivages sont des ports et la mer une invitation au voyage. Les pouvoirs, les richesses circulaient constamment, comme dans le rite du Kula décrit par Malinowski dans sa célèbre recherche aux îles Trobriand (1922): les colliers de coquillage et les brassards de prestige s'échangent les uns contre les autres et passent successivement d'un allié, d'une île à l'autre, en

formant un trajet circulaire. Dans une telle société, le flux ne converge pas vers un centre où les biens s'accumulent, mais il circule de lieu en lieu le long du réseau d'alliance, créant une structure réticulée de l'espace. Le cycle du Kula est l'image même de ces systèmes de relations «en maille de filet» qui, autrefois, régnaient dans la plus grande partie du Pacifique Sud, et dont aucune île, aucune façade littorale n'était exclue.

Robinson Crusoë, le héros si finement redécrit par Tournier (1972), était vraiment un homme seul, vivant dans un lieu nu. Au sein de son système traditionnel, l'homme des îles de l'Océanie est tout le contraire, il vit par et dans un système de relations qui lui permet de transcender la clôture de ses lieux. Grâce à l'existence des «routes» qui font réseau, son lieu devient enfin habitable. Robinson sort de sa prison et devient un «roi» en communication avec d'autres «rois». Chacun chez soi.

L'îléité océanienne peut s'interpréter comme un essai de dépassement de l'insularité par le réseau. Ce qui compte dans un système de ce type n'est pas ce qui converge mais ce qui circule. Les concepts de centre et de périphérie, ou même au niveau politique le concept d'État, s'adaptent mal à la réalité insulaire. Au plus profond des diverses îléités, se tient un goût de l'anarchie libertaire. Tant en Corse qu'aux Antilles, à la Réunion ou dans l'océan Pacifique, la réalité contemporaine le prouve chaque jour, l'île est un espace libertaire.

Il ne sert à rien de vouloir intégrer les îles, la différence est nécessaire à leur survie. La diaspora tout autant, car une bonne île est un lieu dont on sort facilement: chaque île a besoin de ses routes, dans le monde d'aujourd'hui encore plus que dans celui d'autrefois. Le système souple du réseau permet à la fois de satisfaire le goût de l'autonomie et le besoin de la circulation; il est bien plus nécessaire à la survie des îles que ne le sera jamais le système de l'État central.

L'île comme lieu d'absolu

Mais l'île est aussi un lieu magique. La rupture du lien spatial projette l'île hors du temps et, par là, dans le sacré. Tout se passe comme si le «lieu nu» devait, pour devenir «habitable», revêtir un vêtement prodigieux.

«Lieux absolus», certaines îles deviennent alors des «lieux d'absolu». Au Vanuatu, Tanna se revendique comme étant le lieu d'origine de toutes les autres îles: son espace est magique, parcouru d'un réseau fabuleux de routes et de «lieux sacrés», *tabu ples* en pidgin. Chacun de ces «lieux sacrés» est associé à un pouvoir incarné dans une pierre, par un esprit, par un héros ou par un «dieu» du panthéon traditionnel; la somme de ces lieux forme une cosmogonie, une géographie sacrée où se lit la conception traditionnelle du monde.

Les exemples de ce type sont multiples: au Vanuatu encore, Aoba, appelée précisément «l'île des dieux», joue le même rôle pour les îles du Nord. Dans un autre monde, Thulé, au nord de l'Europe, est aussi l'île sacrée des peuples germaniques insulaires et littoraux, qui voyaient là le centre spirituel de leur origine. Ces îles sacrées représentent les véritables cœurs des systèmes d'archipels traditionnels. Leur but n'est pas tant de développer un pouvoir politique central que de construire un lien transterritorial qui unit les îles mystiquement avant de les réunir dans un réseau politique.

L'îlité traditionnelle, même associée à des images paradisiaques comme c'est le cas dans le Pacifique Sud (pas toujours), renvoie ainsi à des métaphores de spiritualité. L'espace ludique des touristes d'aujourd'hui ou des «clubistes» en vacances apparaît en contrepartie comme un «espace ersatz», sans signification. Les vacanciers qui ne font que passer recherchent un décor de rêve souvent artificiel. Mais pour les habitants la quête est d'un autre ordre, ils cherchent, pour vivre là, une construction de sens dans un ailleurs imaginaire.

L'îlité océanienne est un monde à trois dimensions. Elle se caractérise, comme nous venons de le voir, par la prédominance du rivage, par l'organisation réticulaire de l'espace et par l'enchantement des lieux.

Les gens des îles cherchent de cette façon à intensifier leurs liens internes et à multiplier leurs relations avec l'extérieur. Le but est de dépasser le confinement de l'espace. Vivre dans l'île, du coup, n'est pas s'isoler, mais bien au contraire vivre dans un espace de communication privilégié où *l'autre* est intensément proche.

Coupés du monde, les gens des îles doivent en effet réinventer leur monde; ils sont obligés d'être particulièrement

créatifs. Confinés dans un espace miniature, ils doivent, pour échapper à la déraison, animer chaque lieu d'un surcroît de sens. Non seulement ils arrivent ainsi à intensifier leurs liens, mais ils parviennent à donner à leur espace une dimension culturelle particulièrement forte.

Vivre dans une île avec pour seul vis-à-vis, parfois très loin et hors des horizons, d'autres îles tout aussi isolées, sans que l'on sache même s'il existe ailleurs un continent, ressort, au fond, du «grand art». L'intensité du lien social, l'enchantement des lieux, la culture de la différence, le culte du local et de l'individualité sont autant de réponses apportées par les gens des îles à la solitude et à la finitude de leur espace. Tout se passe comme si les sociétés d'îles avaient cherché à dépasser la rupture géographique par un voyage sur place, par une quête interne d'autant plus profonde et vertigineuse qu'elle intervient dans un espace étroit et tourmenté. L'homme des îles s'évade de son espace par l'aventure de l'esprit, non pas en planant vers le ciel comme le proclame Michel Serres (1983) dans son éloge de la plaine de la Garonne, mais en creusant dans la profondeur du lieu.

La métaphore insulaire

Le destin tragique de l'île de Sainte-Kilda, au nord de l'Écosse, représente un bel exemple de la créativité mais aussi de la fragilité culturelle des îles. Les gens de Sainte-Kilda — quelques centaines — avaient su créer sur leur rocher un équilibre social et écologique, ils entretenaient avec la grande terre voisine une relation mesurée et négociée qui préservait leur indépendance, tout en offrant une échappatoire. Cette construction culturelle fut bouleversée par l'arrivée à la fin du siècle dernier d'un pasteur calviniste, particulièrement borné, qui voulut «sauver» ces Celtes un peu trop rebelles et éradiquer leurs coutumes, suspectes de paganisme. La culture communautaire de Sainte-Kilda, ses chants millénaires, ses danses, ses rites étranges furent bannis, la population «normalisée». Privés des raisons de vivre et de rêver, les gens de Sainte-Kilda perdirent le goût de leur île, ils s'exilèrent peu à peu ou moururent sans descendance; les vingt ou trente derniers habitants demandèrent à être évacués définitivement en 1930. Ils partirent pour l'Australie.

Pour Sainte-Kilda l'écossaise, le sort est joué; l'île, depuis le départ de ses habitants, n'est plus peuplée que de moutons car son climat est trop dur pour accueillir des touristes ou des résidences secondaires. Des commandos de l'armée britannique viennent en été s'y entraîner pour des expériences de survie. Hormis les oiseaux qui se multiplient, un grand silence s'est abattu sur l'île.

À Tanna, rien n'est joué. Une véritable guerre culturelle y oppose toujours païens, néopaïens, John Frumistes et chrétiens. L'enjeu n'est autre que le refus par les partis de la Coutume de l'occidentalisation de leur monde, c'est-à-dire sa banalisation.

Entre ces deux îles-symboles, le sort des mondes insulaires paraît fixé: destruction ou résistance. Ailleurs la tragédie de certaines îles se joue à huis clos, sans témoin et sans échappatoire. Une certaine modernité produit dans certains cas (pas toujours) un mieux-être matériel, uniformisé et «occidentalisé»: c'est le prix à payer. Les îles deviennent dès lors des espaces banalisés, des lieux encore plus nus, sans culture et sans souffle. Elles se vident de leur âme et bientôt de leurs habitants.

Le drame ne frappe peut-être pas seulement les îles, il frappe aussi les régions, les villages, les quartiers, partout où le local et le global s'affrontent. Mais les îles révèlent sous une lumière plus crue l'âpreté des conflits et leurs enjeux. Elles agrandissent en champs clos chacun des personnages qui s'affrontent, elles transforment les drames en épopée et les actes en symboles. Les îles sont des métaphores qui révèlent le monde.

Bibliographie

- BONNEMAISON Joël (1975). «Espaces et paysages agraires dans le Nord des Nouvelles-Hébrides». *Journal de la Société des Océanistes*, n° 44-45, p. 163-232 et p. 259-281.
- BONNEMAISON Joël (1986). *La Dernière île*. Paris: Orstom-Arlea, 408 p.
- BONNEMAISON Joël (1987). *Les Fondements d'une identité*. Tome I: *L'arbre et la pirogue* (1986), tome II: *Les Hommes-lieux* (1987). Paris: Travaux et Documents de l'Orstom, n° 201.
- BONNEMAISON Joël (1990). «L'espace réticulé» dans *Tropiques, lieux et liens*. Paris: Orstom; Mélanges offerts à Paul Pélissier et Gilles Sautter.
- GEORGE Pierre (1968). *Dictionnaire de la Géographie*. Paris: PUF.
- COLLECTIF (1987). *Iles tropicales: insularité, insularisme*, Bordeaux: CEGET / Université de Bordeaux III, 499 p., coll. «Iles et archipels», n° 8.
- DOUMENGE François (1984). «Unité et diversité des caractères des îles tropicales». In *Nature et hommes dans les îles tropicales*. Bordeaux: CEGET / Université de Bordeaux III, p. 9-24.
- MALINOVSKI Bronislaw (1922). *Les Argonautes du Pacifique*. Paris, traduction en français parue en 1963.
- MERLE Robert (1962). *L'île*. Paris: Gallimard.
- MOLES Abraham (1982). «Nissonologie ou science des îles». *L'Espace Géographique*, n° 4, p. 281-289.
- SERRES Michel (1989). *Détachement*. Paris: Flammarion.
- SIMONDON Gilbert (1969). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris: Aubier.
- TISSIER J.-L. (1984). «Iles, insularité, isolement». *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, n° 3, GRECO, CNRS, Paris.
- TOURNIER Michel (1972). *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Paris: Gallimard.
- TOURNIER Michel (1979). Entretien recueilli le 1^{er} novembre 1979 par Daniel Bougnaux et André Clavel dans la revue *Silex*, n° 14, Grenoble.